

# La forêt de Mogari Nous sommes vivants

Gérard Grugeau

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2008). Compte rendu de [La forêt de Mogari : nous sommes vivants]. *24 images*, (139), 41–41.

# La forêt de Mogari

de Naomi Kawase

par Gérard Grugeau

Nous sommes vivants

La perte d'un être cher est un thème récurrent dans le cinéma de Naomi Kawase (*Dans ses bras*, *Shara*, *Tarachime*). Une procession funéraire installée d'emblée *La forêt de Mogari* dans cet espace du manque. Et c'est sur ce manque dévorant que les deux protagonistes du film vont se rencontrer dans une maison de retraite : perte d'un enfant pour l'aide-soignante Machiko et perte de sa femme pour le vieux pensionnaire, Shigeki. À l'occasion d'un périple forcé en forêt qui les amènera au-delà du visible, là où errent les fantômes d'un passé meurtri, l'un et l'autre entreront dans la douleur térébrante de leur deuil. Cette vérité intérieure ressentie au plus profond de leur être leur apportera alors une plénitude inégalée qu'ils vivront dans une profonde communion avec une nature omniprésente qui fera figure à elle seule de lieu de toutes les révélations. Cette plénitude commune fera soudain écho aux propos d'un moine bouddhiste venu entretenir les pensionnaires sur le sens de l'existence. Qu'est-ce que vivre ? À cette interrogation universelle, Naomi Kawase apporte une magnifique réponse de cinéma où l'art et la vie s'entremêlent et se répondent avec une infinie délicatesse.

Cette réponse en forme d'offrande, comme une plainte mélancolique qui s'élève vers le ciel en s'échappant d'une boîte à musique, est inscrite dans le film dès les premiers plans. La sensation pure, celle qui tire le cœur de son néant pour le remplir jusqu'au vertige, celle qui naît de la beauté du monde à qui sait poser son regard, sera la voie royale pour accéder à la connaissance intime. Autour de nous, tout est signe et cette matérialité nous appelle. À l'image de la procession funéraire qui fend le plan de sa présence colorée dès le prégénérique, à l'image de la rivière tumultueuse qu'il faudra traverser comme le Styx ouvrant sur un au-delà qui ne serait que la continuité fantomatique du réel, à l'image du grand arbre mort qu'il faudra contourner pour se rapprocher des chers disparus, *La forêt de Mogari* est un film sur le passage. Passage vers un autre monde plus grand que nous, plus grand que la Terre, passage vers la félicité des âmes en paix qui dansent aux portes du paradis. Par une maîtrise organique de l'espace qui nous emporte au-delà du plan, Naomi Kawase réussit avec une grâce absolue à embrasser ce grand Tout et à faire résonner la matière du monde dont les êtres vivants sont partie prenante.

Plus le film avance, plus il se déleste de son assise documentaire (les activités de la maison de retraite) pour se faire gros d'une métaphysique tout en subtilité, jamais emphatique. Entre le réel et son double imaginaire, la cinéaste maintient un constant équilibre tout en finesse, brouillant les espaces-temps, laissant à chacun le loisir de cheminer en toute liberté, au gré d'une méditation intérieure qui entend toucher au noyau dur de l'existence. Afin de ne pas briser cet élan irréprenable, ce



mouvement souterrain du film vers une harmonie entre Soi et le monde, Naomi Kawase joue de l'ellipse, chassant de notre regard tout ce qui pourrait dramatiser le récit (voir l'accident de voiture) et interférer avec l'essence de son propos : célébrer la vie par la multiplication des sensations, alors que notre civilisation moderne en perte de sens n'engendre que solitude et détresse morale.

Cet essentiel fait de gestes et de rituels partagés dans l'épreuve est alors filmé en temps réel, donnant une épaisseur des plus tangibles à ce voyage initiatique en cinéma. En forêt, la caméra portée impose un rythme plus heurté pour accompagner physiquement les personnages dans leur errance tour à tour angoissée et porteuse de promesses. Par strates, l'émotion sédimente, ramène le bruissement des affects en surface, et c'est alors comme si, au cœur de cette «forêt du deuil», de ce «temps du deuil», selon l'étymologie du mot *Mogari*, le film se vidait de toute une souffrance rentrée, jamais exprimée, sinon du bout des lèvres, du bord du cœur. Le rapprochement des corps fourbus à la chaleur d'un feu, la communion des esprits à la faveur de l'expérience partagée pourront alors déboucher sur un espace d'apaisement des plus poignants. En nous livrant au pouvoir de la sensation pure, le cinéma unique de Naomi Kawase nous redonne force, nous rend à la vie vécue, tout en nous exhortant à poursuivre, sereins, notre chemin dans la suite du monde.